

# L'océan comme limite, des liens terrestres comme horizon

GAES 2025 Session 1

Quel plaisir de s'offrir cette éclipse spatiotemporelle qu'est le GAES, de pouvoir oublier un instant que je soutiens ma thèse dans deux semaines, de me donner le temps de rencontrer des matières, des idées et, avant tout, des personnes. Et quelle chance de prendre le temps d'écouter défiler les savoirs, de les voir s'entremêler, s'entrechoquer.

Notre thématique « Savoir des limites, limites aux savoirs » est si vaste et vertigineuse qu'il semble possible de l'approcher par d'innombrables chemins. C'est par notre rapport à l'environnement et au monde vivant non humain que s'est faite cette première entrée en matière, sans grande surprise étant donnée l'omniprésence des désastres écologiques que l'on traverse.

## L'océan comme limite : plongée dans les cascades sous-marines

J'ai embrassé l'immensité des océans et de mes ignorances associées. Au large de l'Islande, j'ai plongé dans la plus haute cascade sous-marine pour rejoindre les êtres des abysses, pour éprouver le vieillissement des eaux du globe, pour observer la neige marine qui tombe depuis la surface, symbole poétique des cycles de vie marine. Aux tropiques, j'ai traversé des récifs coralliens en dépérissement, observé des poissons étouffés par la chaleur et des communautés humaines dévastées par la montée des eaux et le déferlement des cyclones. Bien arrimé à ma chaise, au centre de Toulouse, j'ai aussi découvert les limites de la cosmologie européenne moderne pour appréhender les mondes marins : on n'a pas les outils pour penser l'océan, on ne peut que penser sa surface, en flottaison. S'il est difficile d'établir une cosmologie marine, peut-être est-il déjà possible et souhaitable de créer des liens d'attachement avec l'océan et ses habitant.e.s à l'image de peuples du pacifique qui ont développé une relation sensible et un rapport respectueux à la mer. Quelques semaines après notre rencontre à Toulouse, j'ai eu la chance de lire *Du fond des océans les montagnes sont plus grandes* de Corinne Morel Darleux comme un écho à mon expérience au GAES :

*« La zone mésopotamique a besoin de renforts, de relais et d'émissaires, de tous les scientifiques, marins, artistes, navigatrices et aventuriers, biologistes, exploratrices, climatologues, plongeurs et poètes, amoureux de la mer ; elle a besoin que nous rendions visible l'invisible et que nous portions haut ses couleurs par la science, l'art, la raison et les sentiments. Parce qu'on ne défend bien que ce qu'on a appris à aimer, il nous appartient de faire connaître ce monde au nom compliqué, de créer de la connaissance et de l'attachement aux promesses qu'il recèle et d'en faire un symbole dont nous serons les sentinelles. »*

## Sans limites : les violences de l'histoire environnementale

Nous, occidentaux, sommes des êtres de Terre. Et pourtant, nos actions terrestres ont porté au-delà de la terre ferme et ont investi l'océan dans toute sa complexité en le souillant de plastique et de pétrole, en le réchauffant et en le vidant de sa vie la plus intime. N'est-ce pas là le signe que notre façon d'habiter la Terre dépasse notre capacité à nous penser sur Terre ? Et si, avant de se croire capable de dompter les mers par les outils et la pensée, ne chercherions-nous pas à habiter la Terre dignement ? Dans *Cahier d'un retour au pays natal*, Aimé Césaire écrivait :

*« Ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole, ceux qui n'ont jamais su dompter la vapeur ni l'électricité, ceux qui n'ont exploré ni la mer ni le ciel mais ceux sans qui la terre ne serait pas la terre. »*

L'histoire environnementale nous apprend que le dépassement des limites physiques et biologiques de la Terre dû à l'accumulation de nouvelles technologies repose sur l'exploitation de la Terre et d'une partie des humains. Et, si la préoccupation de la dégradation de l'environnement est ancienne (ex : perte des forêts ou des animaux sauvages), elle est souvent instrumentalisée pour justifier des politiques impérialistes ou coloniales. Par exemple, la décimation des bisons lors de la conquête de l'Ouest américain permet aux colons de réduire le territoire des peuples amérindiens, la création de parc nationaux en Ethiopie permet de contrôler les populations locales et l'instauration de crédits carbone permet d'imposer une gestion particulière de la nature. Ces types de gouvernance de la nature ont souvent l'effet inverse de celui affiché en augmentant les désastres écologiques et en dédouanant les véritables responsables tout en exerçant une violence concrète et/ou symbolique sur les populations résidentes. Elles rappellent aussi l'importance du lien à la terre. *« Pour le peuple colonisé, la valeur la plus essentielle, parce que la plus concrète c'est d'abord la Terre. La terre qui doit assurer le pain et bien sur la dignité »* nous rappelait Franz Fanon dans *Les Damnés de la terre*. Si le GAES nous a donné cet espace d'échange et de découverte, il me semble que nous devrions l'investir pleinement pour créer, imaginer et lutter ensemble en artistes et en scientifiques, pour voir advenir des formes de justices environnementales, des façons de rendre la dignité à ceux qui en ont été dépossédés.

### **Des liens politiques à tisser**

Les discussions à la Station d'Ecologie Théorique et Expérimentale à Moulis ont mis en lumière que les formes de connexion entre humains et autres qu'humain sont de plus en plus ténues et d'autant plus dans certains pays du Nord. Même nos représentations culturelles de la nature s'appauvrissent, signe d'un lien qui s'étirole, d'un savoir commun qui se perd. Le plus grand obstacle au développement de cette connexion serait le numérique ! Ceci a de quoi nous questionner sur la nature des outils et des méthodes que l'on utilise pour chercher, performer ou communiquer avec un public.

Au-delà d'une connexion à la nature, il me semble crucial de nourrir et tisser des liens entre humains sans quoi la protection de la nature conduit à l'annihilation de peuples et de cultures. Ceci passe par la reconnaissance des crimes commis par les peuples colonisateurs, par le soutien à l'autodétermination des peuples opprimés et par la lutte contre les diverses formes d'impérialisme. Dans les arts et les sciences, il s'agit très concrètement de sortir d'une forme de *blanchité épistémique* en donnant la parole et en écoutant les représentants de populations subalternisées par la société actuelle. C'est cette limite que j'aspire de tout mon coeur à voir dépassée au prochain GAES.

Je remercie les organisateurices du GAES d'avoir ouvert cet espace d'échange entre disciplines et entre humains dans un monde qui ne cesse de se cloisonner.

Gabriel Hes  
Doctorant en bioclimatologie